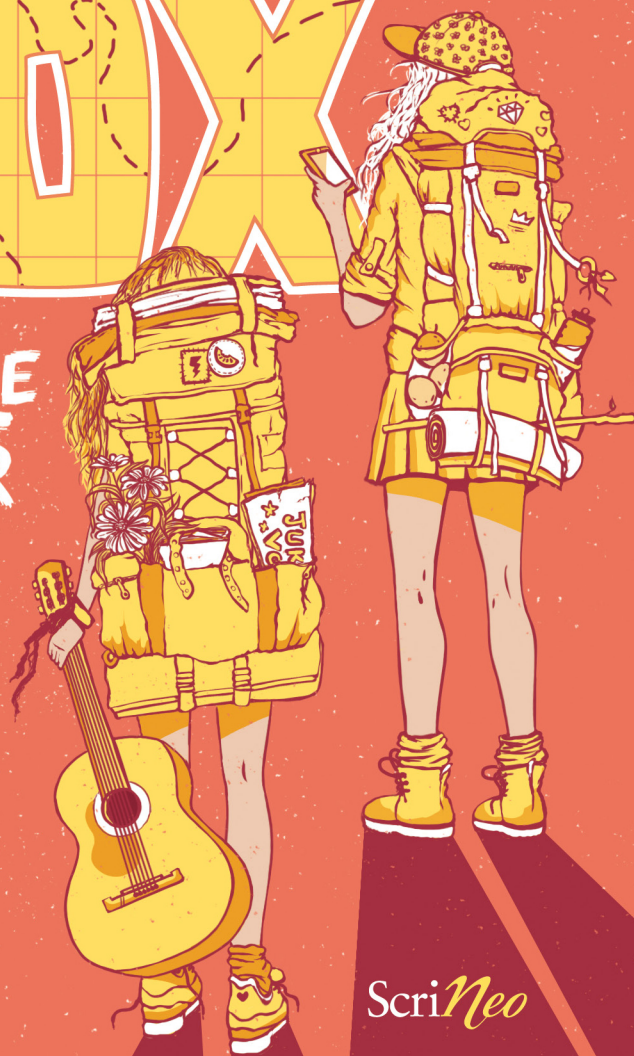


JUKE WOX

PASCALE
PERRIER



ScriNeo

JUKE

VOX

L'autrice

Inspirée par les paysages de montagne et par les grands espaces, **Pascale Perrier** se nourrit de longues marches dans la nature pour donner chair à ses personnages. Au retour, elle couche ses idées sur le papier. En une vingtaine d'années, elle a écrit près d'une centaine de romans pour la jeunesse, largement couronnés par des prix littéraires. Elle aime quand l'histoire et ses personnages s'aventurent dans des méandres qu'elle n'avait pas imaginés au départ. Découverte d'un horizon nouveau, richesse et exotisme. Évidence et jubilation.

Enthousiaste, elle aime à rencontrer ses lecteurs partout en France pour des ateliers d'écriture ou des interventions ponctuelles.

Son site : www.pascaleperrier.info

© 2022 *Scrineo*

8 rue Saint-Marc, 75002 Paris

Diffusion : *Interforum*

Directeur éditorial : Jean-Paul Arif

Éditrice : Floria Guihéneuf

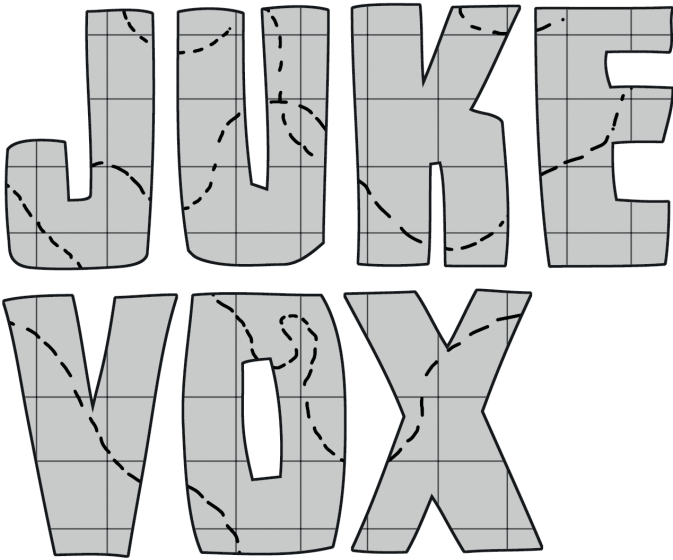
Mise en page : Vediteam

Correction : Vediteam

ISBN : 978-2-38167-053-9

Dépôt légal : avril 2022

PASCALE PERRIER



1

“Now I need a place to hide away.

Oh, I believe in yesterday.”

The Beatles, « Yesterday »

Elle arrive demain, et je ne sais toujours pas comment je vais lui parler. Impossible de reprendre les choses où elles en étaient, de faire comme s’il ne s’était rien passé. Et il me paraît tout autant impossible d’en parler de manière frontale et abrupte.

Alors ?

Alors, je n’en sais rien.

Mille scénarios tournent dans ma tête, aucun ne me paraît satisfaisant. Elle arrive demain, et je ne sais pas comment je pourrai la regarder en face. Quant à imaginer ce que je lui dirai...

Pas : « Salut, tu as fait bon voyage ? Et tiens, tu es toujours d’accord ? On part demain pour notre grande aventure Juke Vox ? Si tu savais comme j’ai hâte ! »

Pas non plus : « Il paraît que tu as eu ton bac. Bon, après ce qui t'est arrivé, c'est raté pour la mention, mais personne ne t'en voudra. Et l'important, c'est que tu aies la formation que tu voulais pour l'année prochaine, hein ! »

Et encore moins : « Tu exagères, depuis le temps que je t'envoie des messages, tu n'as répondu à aucun. Nada. Douze jours de silence total. Ne va pas me dire que je suis ta meilleure cousine après ça ! »

« Meilleures cousines », c'est comme ça qu'on avait décidé de s'appeler. Des meilleures amies, avec la parenté en plus. On habite à six cents kilomètres l'une de l'autre. Elle en région parisienne, moi à Bordeaux. Mais jamais la distance n'a empêché notre proximité. Sauf depuis douze jours.

Normalement, on s'envoie des tonnes de messages, et on se voit au moment des vacances. Deux longs mois ensemble chez Mamita, l'été. Et une semaine par-ci, par-là en plus. Je croyais que ça marcherait toujours, une année après l'autre.

Mais voilà.

J'erre d'une pièce à l'autre. Je traîne, je sauvageonne. Je fantasme nos retrouvailles. Et je ne sais toujours pas comment je vais lui parler.

On dit quoi à sa meilleure cousine quand elle a été violée en plein pendant le bac ? On s'adresse comment à celle qui n'a pas répondu depuis douze jours, et qui est allée à sa dernière épreuve après avoir passé la nuit au commissariat, des heures à subir l'interrogatoire des flics et puis l'examen d'un médecin ? On fait semblant qu'il ne s'est rien passé, ou on arrive à la regarder dans les yeux ? On avale ses propres questionnements pour écouter sa douleur ?

En vrai, je ne sais pas comment ça s'est passé exactement. Ma mère ne m'a donné aucune précision, elle a même attendu le soir pour m'en avertir ; il fallait me protéger jusqu'à la fin de mes propres épreuves, paraît-il. Donc il s'est écoulé plus de vingt-quatre heures avant que je sois au courant. Entre-temps, j'avais envoyé une dizaine de messages à Cass, tous plus débiles les uns que les autres (genre « vivement tout à l'heure, on sera soulagéeeeee, enfin ! » ou « ouh ouh, c'est Laly, tu te souviens que j'existe ? »). J'aurais aimé les effacer de mon historique – du sien, surtout.

J'ai eu beau questionner, questionner, et encore questionner, ma mère est devenue un mur. Elle disait qu'elle ne savait rien, ou presque rien, et que Cassandra n'aurait qu'à m'expliquer elle-même. Elle a simplement ajouté

que ça s'était passé dans le train, et que les agresseurs étaient deux.

Tension maximale à la maison.

J'ai envoyé je ne sais combien de messages. Des excuses, des smileys, des encouragements. Pas de réponse.

Après, on a eu les résultats du bac. J'ai su que Cass avait obtenu le sien sans mention – c'était déjà bien, vu le 6/20 au grand oral, coef. 16. Moi, je me suis sentie stupide, avec mon 14,06 de moyenne et ma petite vie sans problème. J'aurais préféré lui filer des points, et qu'on oublie tout ça. Qu'on raye du procès-verbal l'expression « viol en réunion » et le reste que je ne peux pas imaginer.

Je ne sais rien d'autre. Voilà. Le reste, c'est du silence et du vide.

Alors, comment je vais accueillir ma cousine quand elle va arriver demain ?

Mamita et maman n'arrêtent pas de se parler à voix basse, derrière le bar, dès qu'il n'y a personne. Lorsque j'apparais, elles se taisent. Le seul avantage, c'est que je suis dispensée de la corvée d'essuyage de verres.

Je n'en peux plus d'être traitée comme une gamine de six ans, incapable de comprendre. Pourquoi elles ne se rendent pas compte que j'ai besoin de savoir ? Moi aussi, ce viol me blesse, me glace, me rend malade. Je me sens à l'écart de ce qui compte.

C'est comme si je n'existais plus, comme si Cass avait pris toute la place.

2

*« Fini l'hypocrisie, moi j'me casse de là !
J'en ai marre des langues de bois ! »*

Zaz, « Je veux »

Le soir, après le dîner, je me faufile dans l'arrière-cuisine, qui donne sur le café. Décidée à y rester jusqu'à ce que j'aie surpris tous les secrets entre ma mère et ma grand-mère. Ceux qu'elles se murmurent à voix basse, ceux des conciliabules.

D'abord, il ne se passe rien. Une conversation anodine faite de « il n'y a pas eu beaucoup de clients aujourd'hui » et de « tu n'as pas trouvé que monsieur Delaveine était fatigué ? J'espère qu'il n'a pas de rechute de son cancer ».

La mousse au chocolat me reste sur l'estomac, je n'aurais pas dû m'en resservir deux fois. D'ailleurs, maman signale au passage que je mange trop, je devrais faire attention.

— Oui, répond Mamita. Elle a un peu forci, ta fille, ces derniers temps. Bah, c'est peut-être la faute du bac.

Elle devait grignoter pendant qu'elle révisait. Espérons qu'elle perdra quelques kilos cet été.

Quoi, j'ai grossi, moi ? Bruits de vaisselle, mousse au chocolat qui passe encore moins bien. Et soudain :

— Les filles veulent toujours faire leur randonnée ? demande Mamita.

— Je n'en sais rien, soupire maman. Ça m'étonnerait que Cassandra ait envie de s'aventurer sur les chemins et de dormir à la belle étoile. Et que Marion le permette. Tu te rends compte des risques !

— Il n'y en a pas plus qu'avant, observe ma grand-mère. Elles sont deux, elles peuvent s'entraider. Rien à voir avec un voyage seule dans le train...

Nouveaux bruits de vaisselle et de robinet qui coule. J'ai chaud, j'ai froid, j'ai peur. Peur de cet été qui part en vrille, peur de ce projet que nous préparons depuis l'année dernière et qui risque de virer au néant.

Peur de revoir Cass, et de ne pas savoir comment lui parler.

Elles finissent par passer la serpillière et fermer le café toutes les deux. Je n'ai percé aucun secret. J'ai simplement mal au ventre et envie de vomir.

Mamita tient le seul troquet à dix kilomètres à la ronde. Depuis des années. Elle s'y accroche, elle dit que c'est important pour que le village continue à vivre. Mais il n'y a presque plus personne. Que des habitués, qui s'asseyent toujours à la même place et parlent en boucle de sujets qu'on connaît par cœur.

Son rêve, ç'aurait été que maman prenne sa suite. Mais elle n'a jamais voulu en entendre parler.

— Comment tu voudrais que je gagne ma vie ? Il ne se passe presque rien, ici. Moi, j'ai besoin de voir du monde, de sentir la vie pulser. Pas d'assister à des enterrements qui contribuent chaque fois davantage à dépeupler les rues. Il n'y a que des vieux dans ce village !

— Je te rappelle quand même que tu y es née.

— Justement, je ne voudrais pas imposer ça à ma famille, maman.

— Ta famille, ta famille... Maintenant que tu as divorcé, tu es libre de choisir ce qui te plaît, non ? Et puis Laly pourrait vivre seule, elle a fêté son dix-huitième anniversaire. Je te rappelle qu'à son âge, tu étais déjà partie de la maison.

— Je n'ai pas envie de m'installer ici, maman, c'est aussi simple que ça.

Mamita prend un ton pincé et lustre le bar en me jetant un coup d'œil agacé. Cette même scène se reproduit, avec

quelques petites variantes, trois ou quatre fois par été. Je ne dis rien, qu'est-ce que je pourrais ajouter ? Je m'appuie sur le juke-box et je souris sans prendre parti pour personne.

Il est en panne depuis des années. Au début, quand Papili était encore vivant, il a essayé de le réparer, mais comme il fonctionne avec des disques vinyle, il a fallu se résoudre à le laisser trôner dans un coin de la grande salle, en option décorative.

D'ailleurs, c'est comme ça qu'avec Cass, on a eu l'idée de notre « Juke Vox », pour remplacer les disques défaillants. Les clients choisissaient leur chanson favorite, elle se mettait à la guitare, je chantais. Et zou, on gagnait une pièce ou deux. Ils regardaient Mamita avec un clin d'œil en répétant « elles ont du talent, tes petiotes » et petit à petit, on a commencé à le croire. À prendre des cours de musique, à s'entraîner, à répéter ensemble.

Juke-box, Juke Vox. De la boîte à la voix...

L'année dernière, on s'est dit qu'on devrait dépasser le cadre du café de Mamita. Et on a imaginé un été à se balader, guitare à la main, micro à la bouche et sac au dos. Après une longue bataille, on a fini par obtenir l'autorisation parentale.

Le truc, c'est qu'on n'avait pas prévu le *tout petit* détail du train.

Et je n'avais pas anticipé le silence de Cassandra après.



Dans la chambre, la fenêtre est ouverte. J'adore la vue, les couleurs rouge et bleu clair de la nuit en train de tomber sur la garrigue. Depuis qu'on est petites Cass et moi, on se bat pour avoir le lit qui se trouve face au coucher de soleil. On a fini par décréter qu'on alternerait. Une année c'est elle, la suivante c'est moi.

Normalement, j'ai droit au bon lit, mais j'ai pris l'autre. Pour lui laisser le meilleur, après ce qu'elle a vécu, j'ai pensé que c'était normal.

Je m'allonge donc sur le lit qui fait face au mur. Le crépi blanc qui nous râpe les doigts, le tableau moche qui est là depuis toujours, la grosse armoire normande qui vient de la tante de Mamita. J'en ai marre de tout ça. Cass arrive demain et je ne sais pas comment ça va se passer.

Dans le tiroir de ma table de chevet, j'ai rangé le classeur lutin patiemment composé depuis l'été dernier. Pendant des semaines, tous les soirs, nous avons décidé quelles chansons composeraient le Juke Vox. S'en sont suivies des heures de répétition, à distance la plupart du temps.

Elle à la guitare, moi au chant.

La couverture du lutin me nargue. « Juke Vox, à vous

de choisir quelle musique vous voulez entendre. » On a réfléchi et changé de slogan au moins cinq ou six fois avant de nous mettre d'accord sur celui-ci.

Ce Juke Vox, ce devait être la grande aventure de notre vie, notre entrée dans l'âge adulte. On avait décidé de nous balader de station balnéaire en station balnéaire, au gré de nos envies. Quant à notre lieu de couchage, il dépendrait de la générosité des passants. « À votre bon cœur, messieurs dames, vous choisissez la chanson que vous voulez entendre, et vous glissez une petite pièce dans le chapeau pour nous remercier. »

On a eu l'idée de ce projet l'an dernier, quand on est toutes les deux tombées en admiration devant un troubadour des temps modernes, un guitariste génial qui s'est produit sous le saule de la place du village. Il est resté une petite demi-journée, mais ça a suffi.

Il était seul, lui. Et il nous a expliqué qu'il se baladait dans la région, avec son instrument et son sac à dos. Il ne savait jamais où il allait dormir le soir, se laissait porter par ses envies et les rencontres du jour. Un sourire ravageur, des doigts qui grattent avec dextérité les cordes de sa Gibson, et le tour est joué.

On a décidé de l'imiter, pour l'été de nos dix-huit ans. Partir au hasard des chemins, nous ouvrir à d'autres

vacances, moins tracées. Grandir et apprendre à vivre par nous-mêmes, grâce à nos talents. Nous appuyer sur nos forces, nous confronter à nos faiblesses. Vivre, quoi.

Je connais par cœur quatre-vingt-trois chansons, dont les quatre-vingts qui composent notre répertoire. On a essayé de varier les genres. De vieilles chansons françaises, du rock anglais, de la pop, de l'entre-deux-guerres. De tout, je vous dis. Surtout des airs connus, pour que les gens s'y retrouvent.

Et jusqu'à il y a douze jours, on était sûres qu'on allait tout défoncer. Juke Vox, la formule qui marche forcément. Les gens choisissent, on leur joue en direct les airs qu'ils préfèrent. Ils n'ont plus qu'à sortir le porte-monnaie !

Depuis, je ne sais rien. Mon été est au fond d'un gouffre, réduit à un point d'interrogation. Non, à un viol dans un train de banlieue, en pleine journée.

Merde, merde, merde.

Le ciel se pare de couleurs encore plus belles. J'ai envie d'aller me promener dans la garrigue, de humer l'odeur du romarin et du thym. De sentir la fraîcheur sur ma peau, de me ressourcer à la faveur de l'obscurité qui m'enveloppe progressivement.

Mais je reste sur le lit de Cass. Pas seule, finalement. Je ne veux pas me promener seule.

Demain.

Qui sait comment je la trouverai, demain ? Et ce dont elle aura envie ?

Un coup d'œil à mon téléphone. Pas de message.

Cass, Cass, j'aurais tellement besoin que tu me parles !

Nouveau coup d'œil à mon portable.

Après vérification, on parle de Cass sur Internet : « Une jeune fille de dix-huit ans se fait violer dans le train entre Poissy et Les Mureaux. » L'entrefilet est court, aucun nom n'est cité. Mais en bas de l'article, les commentaires explosent.

Vm555 :

Ouh là... Dans ces histoires, on ne dit pas tout. La nana était habillée comment, par exemple ? C'est facile de crier « au viol ! » quand on allume les mecs avant.

Callisto :

Elle croyait quoi, la demoiselle ? Qu'elle ferait une partie de Scrabble dans le train ? Et les témoins ? Si ça s'est vraiment passé comme on veut bien nous le raconter, ils auraient réagi, non ?

Httgrolar :

On ne m'ôtera pas de l'idée que ça n'arrive pas à n'importe qui. Elle avait quelle attitude, la fille, hein ?

Dégoûtée, j'éteins mon téléphone. Pourquoi personne ne dit la douleur, la stupéfaction, pourquoi personne ne parle de la violence qu'elle a subie ? Qu'est-ce que c'est que ce monde où on met en cause la victime au lieu de l'aider ?

Parce que je la connais, Cassandra. Elle sortait de l'épreuve de philo, elle devait être épuisée. J'imagine qu'elle s'est avachie sur le siège dans son wagon, en soupirant parce qu'il restait encore le grand oral du lendemain.

Et tout ça lui est tombé dessus, enfin je suppose.
Tombé dessus au sens propre.

3

« Dis l'oiseau, oh dis emmène-moi.

Retournons au pays d'autrefois. »

Barbara, « L'aigle noir »

Je me lève avec un mal au crâne insupportable. Dans la cuisine, c'est l'agitation des grands jours avant l'arrivée de la famille Moreno. Tomates-mozzarella en entrée, ratatouille, rôti et flan à la noix de coco. Mamita aime préparer le sucré. On est toujours gâtés quand on vient chez elle. Et le flan coco est le dessert favori de Cass.

Tout le monde cherche à lui faire plaisir.

Mais on fait comment pour faire plaisir à quelqu'un dont on se doute qu'il souffre ? On le bourre de flan coco à chaque repas, comme si l'excès de glucose soignait ce genre de plaies ?

J'avale mes céréales en silence, en réfrénant mon énervement face à l'odeur des oignons qui reviennent dans

la poêle, et en me reposant les mêmes questions pour la centième fois.

Si elle ne veut pas s'en aller pour le Juke Vox, je pourrais partir seule. Ce qu'on avait conçu à deux, je pourrais l'accomplir seule, non ?

Non.

— Tu as bien dormi ? questionne maman d'un ton joyeux. Tu dois avoir hâte que ta cousine arrive, hein !

Je la regarde en me demandant si elle croit vraiment à ce qu'elle dit. Oui, j'ai hâte qu'on se retrouve avec Cass, mais pas comme ça, pas avec ce poids sur nos épaules, ce vide dont on ne sait pas ce qu'il signifie.

Rien ne sera plus pareil.

Je passe la matinée en compagnie de Google qui m'explique comment on doit parler aux victimes d'un viol. Il paraît qu'il faut aller à leur rythme. Écouter. J'ai lu aussi qu'il était important de ne pas juger.

Déjà, les pneus de la voiture crissent dans l'allée. Ils arrivent. Un rapide regard vers la cour, et je dévale l'escalier pour les accueillir. Maman est partie faire des courses avec Mamita, je suis seule dans la maison. Plus moyen de reculer.

C'est d'abord leur chienne qui déboule de l'habitacle – un gros labrador sable –, épuisée d'avoir patienté dans la voiture pendant des heures, haletante, heureuse de retrouver l'air extérieur. Elle fonce sur moi avec une joie communicative. Chère Laïka !

Je lui caresse l'encolure tout en regardant les autres membres de la famille. Marion et Samuel, Antoine. Leur nez s'aiguise tout à coup, à la recherche des parfums du Sud, leurs yeux papillonnent face à la lumière intense, leurs oreilles s'ouvrent pour entendre les cigales et les grillons qui manifestent leur joie d'exister.

Je me concentre sur Laïka, heureux dérivatif.

— Mamita et maman sont parties faire des courses, nous pensions que vous arriveriez un peu plus tard.

— On a bien roulé, répond mon oncle Samuel. D'habitude, il y a toujours des bouchons dans la vallée du Rhône. Cette fois, rien. À croire que juillet n'est plus un mois de vacances.

Cassandra a émergé de la voiture, elle aussi. Elle tanguait un peu, cligne des yeux et me tourne le dos pour ouvrir le coffre. Je me demande quelle tête elle a, maintenant. Je ne l'ai pas vue depuis les vacances de Pâques, elle ressemblait à elle-même, à ce moment-là. Une solide fille rousse, taches de rousseur et sourire

bienveillant à l'affiche. Mais avec ce qui lui est arrivé, je la soupçonne d'avoir pris un coup de vieux.

Ça fait mûrir, les épreuves. Cling ! C'est ce qu'on lit dans tous les magazines, dans les romans. C'est ce que j'ai vu écrit partout sur Internet, ce matin. Rien que des conneries !

Laïka, après m'avoir fait la fête, va vérifier que son territoire n'a pas changé. Peut-être a-t-elle enterré des os quelque part. Mes bras ballants ne savent pas comment s'occuper. Ou plutôt si, ils descendent le perron et partent à l'aventure vers le coffre, presque aussi hésitants que le reste de mon corps. Ceux de Cass me tendent une valise, et hop, direction la maison.

Il faut encore plusieurs minutes avant que je puisse vraiment regarder ma cousine. Le temps qu'on dépose tous les bagages dans l'entrée et qu'on se retrouve à la cuisine pour boire un verre, histoire de se rafraîchir.

Elle a effectivement quelque chose de différent. Je veux dire, les taches de rousseur sont encore là, les longs cheveux aussi. Mais ce regard-là, je ne crois pas le connaître. Ou plutôt cette absence de regard. Avant, elle plantait ses yeux dans les miens, et je savais ce qu'elle pensait. Il y avait de la joie de vivre, une flamme, quelque chose. Tandis qu'aujourd'hui, il ne se passe rien.

La fuite et la traque.

Comme un adieu à la joie de vivre.

Je sais que je ne devrais pas aller trop vite, je sais que ce n'est pas après trois minutes autour d'une table en bois et d'un verre d'eau du robinet que je peux en arriver à une conclusion circonstanciée. Mais impossible de m'en empêcher.

C'est le moment que choisissent Mamita et maman pour débarquer, chargées de grands sacs de courses.

Échange de baisers, exclamations dans tous les sens.

Je suis embauchée pour mettre la table, couper le pain, vider le lave-vaisselle, appeler tout le monde et m'asseoir. Et c'est parti. Entrée, plat de résistance et dessert. Le tout agrémenté de silences, de regards en coin, de questions muettes. Cassandra ne dit pas un mot, le nez et les cheveux dans son assiette. Je ne vaud pas mieux. On se jauge en silence. Je la jauge seule en réalité, je crois. Elle, elle est ailleurs.

Les adultes rament pour poser des questions et mettre de l'ambiance.

— Alors, tu as passé une bonne année ? me demande Marion. Le bac, l'orientation, tu as obtenu ce que tu voulais ?

— Mon premier vœu est en liste d'attente, je m'adapterai.

Je voudrais être éducatrice spécialisée, mais pour l'instant, j'ai accepté une école assez loin de chez moi.

Toutes les semaines, je grappille quelques places. Peut-être qu'à la fin du mois d'août, ce sera bon, qui sait.

Cassandra, elle, a eu son premier choix dès le début. Côté scolaire, elle a toujours assuré. Double licence de lettres et d'histoire de l'art à la Sorbonne. On a eu les résultats avant le bac, et avant le drame, à une époque où on se parlait encore. Elle veut devenir journaliste spécialisée dans l'art.

À elle, personne ne pose de questions. On élude les sujets qui pourraient fâcher : le bac, la mention, les vacances qui s'annoncent. À elle, on se contente d'adresser un sourire et de lui passer le plat.

Elle est devenue une plante verte, et je crois que ce rôle lui convient bien, pour l'instant. Ou plus exactement, qu'elle est incapable d'en tenir un autre.

Personne ne nous pose de questions sur notre voyage, et c'est dommage parce que j'aimerais bien savoir s'il va encore avoir lieu. On ne nous demande pas de ranger non plus. Cassandra est devenue, et moi aussi par ricochet, une zone d'inconfort qu'il vaut mieux éviter.

Un couple se présente au café, Mamita va les servir et leur tenir compagnie ; le repas se termine sans se terminer, maman et Marion se réfugient dans la cuisine pendant un temps dingue. Samuel et Antoine

décrètent qu'ils veulent vérifier l'état d'un vélo. Nous restons toutes les deux à table, silencieuses.

Et je me rappelle de nouveau que je n'ai toujours pas décidé de quelle manière aborder Cassandra. Bah, c'est idiot, comme si on pouvait décider à l'avance le type de questions, comme si on pouvait vraiment choisir des phrases, et les sortir après, façon acteur qui débite son petit speech.

Je tourne la cuiller dans ma main et je me lance.

— Je crois qu'on peut dire adieu au dessert. À mon avis, le flan, on le mangera pour le goûter. Ils sont tous partis.

— Ils nous fuient, constate Cass, acide et blasée à la fois.

— Non, enfin je ne sais pas, je crois surtout que personne n'aime les repas qui n'en finissent pas. Oui ma Laïka, tu es mignonne, toi. Tu voudrais qu'on aille se promener, hein ! Désolée, je ne crois pas que ce soit prévu.

Sans un mot supplémentaire, Cassandra se lève et se dirige, d'un pas d'automate, vers le couloir. Qu'est-ce que je dois faire, la suivre ou rester ici ? Elle va simplement aux toilettes ou dans notre chambre ? Bon, statu quo. J'empile les assiettes sales et les place en bout de table, avec les couverts pêle-mêle dessus. Puis je fais pareil avec les verres.

Est-ce que je dois tout rapporter à la cuisine ? Mais je risque de surprendre une conversation secrète entre maman et Marion. Pas envie de m'interposer. Alors je me dirige, moi aussi, vers le couloir, à l'affût du moindre bruit pour repérer où Cass se cache.

La porte de la salle de bains est ouverte.

Direction notre chambre.

4

« L'horizon est bien mort dans ses yeux délavés. »

Renaud, « Dès que le vent soufflera »

Cassandra est allongée sur le lit, les yeux fermés. La fenêtre ouverte laisse passer la brise dans ses cheveux qui dansent.

— Tu m'as laissé le bon lit ? demande-t-elle, avec ce nouveau ton acide et blasé.

— Je me suis dit que ça te ferait plaisir.

— Ah ouais ? Pourtant, c'était ton tour. Tu m'avais même narguée avec ça, l'autre jour.

— Oui, mais j'ai pensé que...

— Que quoi ? Qu'avoir le bon lit me permettrait de mieux accepter ce qui s'est passé ? De me consoler plus vite ? C'est débile, en fait. Limite insultant, si on y réfléchit bien.

Alors j'essaie de me rattraper :

— Si tu préfères, on peut changer.

— Non, non.

Voilà, c'est tout. Silence dans la chambre. Je m'allonge à mon tour, en l'observant à la dérobée. Cass a toujours été plus jolie que moi, je trouve. J'envie son corps svelte et élancé, ses beaux cheveux longs, ses taches de rousseur qui lui donnent un air heureux. Lui donnaient, plutôt.

Moi, je suis plus petite, plus brune, plus commune, les cuisses plus rondes. Et j'ai un peu forci ces derniers temps, paraît-il. Le genre très banal. Les clients de Mamita disent que je suis bien une fille du pays, et je ne crois pas que ce soit un compliment. La fille de la campagne, robuste et solide, celle qui s'apprête à passer sa vie dans la ferme. La bonne fille aux joues rebondies, placide et sereine quant à l'avenir pourri qui l'attend.

Non, définitivement pas un compliment.

Elle s'endort. Depuis quand Cass a-t-elle besoin d'une sieste ? Là, sur le bon lit, face à la lumière et au soleil qui s'amuse avec ses cheveux, elle s'abandonne au sommeil. À lui, elle livre ses états d'âme, ses questions et ses envies. À lui, pas à moi.

Tout doucement, je me lève et je sors. Mes pas me conduisent jusqu'au café. Le couple est parti, remplacé par deux jeunes qui pianotent sur leur téléphone en silence. Je m'adosse au juke-box, Mamita me sourit

et me tend un torchon pour que je l'aide à essuyer les verres. Quand elle apprend que Cassandra est endormie, elle hoche la tête :

— C'est la tension et la souffrance. Ça fatigue, tu sais. Il faut lui laisser une soupape de sécurité... Vous avez parlé de ce que vous ferez pendant les vacances ? Il me semble que Marion n'est pas très enthousiaste à l'idée que vous partiez à l'aventure, après ce qui s'est passé.

Pour le coup, j'ai préparé mon argument. Je le sors.

— Je ne vois pas ce que ça change. Il n'y a pas plus de danger. On n'est pas dans un train de banlieue où les zonards se multiplient. On est dans la campagne du sud de la France, toujours la même depuis des lustres.

Mamita esquisse un rapide sourire, voilé d'un nuage de tristesse.

— Tu as raison, mais ce qui a évolué, c'est votre vision des choses. Tu crois que Cassandra a la même confiance qu'avant ? Tu crois qu'elle est aussi aventureuse ? Et tu crois que sa mère est prête à la laisser partir, alors qu'elle n'a pas digéré les événements ?

La même confiance qu'avant. C'est vrai, ça. Je ne l'avais pas imaginé pendant mes longues heures d'errance. Je m'étais dit qu'on parlerait ensemble de la catastrophe, mais que ce serait révolu. Cass raconterait, elle pleurerait un bon coup, et on passerait à

autre chose. En partant pour notre aventure Juke Vox, par exemple.

On dirait que je suis allée un peu vite.

D'abord, parce que l'affaire fait toujours les gros titres, sans que personne n'explique quoi que ce soit. Quelqu'un a prononcé le mot « viol », depuis notre arrivée ? Non. C'est toujours « après ce qui s'est passé » ou « à cause de... » (avec la voix qui baisse sans terminer la phrase). Déjà, ça n'aide pas.

Et puis j'étais bien naïve de croire qu'on pouvait régler un truc aussi grave d'un coup de baguette magique, c'est-à-dire d'une ou deux discussions suivies d'une ou deux séances de larmes.

Je shoote dans le juke-box qui répond par un bang ! furieux. Merde, mes vacances sont fichues. Je pourrais partir seule, évidemment. À l'aventure. Puisque je ne joue pas de guitare, j'emporterais une enceinte. J'irais par la forêt, j'irais par la montagne. Ce serait exactement le même voyage, sauf que je serais seule. Oui, je marcherais les yeux fixés sur mes pensées, sans rien voir au-dehors, sans entendre aucun bruit. Seule, inconnue, le dos courbé, les mains croisées. Triste, et le jour pour moi serait comme la nuit.

Triste, parce que c'est moins cool d'être seule que d'être à deux. Parce que c'est un projet que nous avons

mûri ensemble pendant toute l'année. Parce que le sac à dos serait trop lourd si je devais porter seule le poids de la bâche, du réchaud, de la cuisine et des heures qui passent lentement.

Si Cassandra ne vient pas, on annule. Tant pis pour mon été pourri. Il faut qu'elle se remette, qu'on trouve le moyen de l'aider.

Après les verres à essuyer, je passe une bonne heure à préparer des dizaines de cookies. Sucre, beurre, farine, silence et chocolat. Les futilités prennent de la place quand on ne s'autorise pas à dire autre chose que parler du temps, des clients du café et des mouches qui s'aventurent dans le secteur.

Merde, merde, merde.

Cassandra apparaît à quatre heures de l'après-midi, les yeux bouffis et la démarche ombrageuse. J'ai eu le temps de lire deux bandes dessinées et de préparer trois fournées de cookies.

Elle s'assied sur le canapé et ramène ses cheveux en un chignon approximatif. Renifle et me dévisage sans me voir.

Je prends mon élan et je m'installe en face d'elle.

— J'avais besoin de dormir, me dit-elle, impénétrable.

— On dirait, oui.

Dans la pièce d'à côté, on entend des clients qui s'agitent ; à les croire, ils ont trouvé un nouveau remède contre la morosité ambiante : il suffirait de renvoyer chez eux tous les immigrés en situation irrégulière. Cling !

Une larme perle au coin de l'œil de Cass. Je fais semblant de ne pas la voir. J'ai envie de la prendre dans mes bras, mais est-ce que ça se fait, de prendre quelqu'un dans ses bras, après tout ça ? J'ai entendu Marion dire que Cass ne supportait plus le contact. Alors je me contente d'un sourire, en y projetant toute l'énergie que je peux. Et d'y croire, moi aussi. Moi d'abord.

— On part quand ? demande-t-elle au bout d'une insupportable minute.

— Comment ça ? Tu es sûre que tu veux encore partir ? Je ne savais pas si...

Elle hausse les épaules, l'air blasé et un peu perdu. L'air de se demander ce qu'elle pourrait faire d'autre. Et surtout, l'air de ne pas vouloir que je parle de ce qui s'est passé moi non plus, sinon elle péterait les plombs.

— Ben ouais, c'est ce qui était prévu, notre Juke Vox. On ne va pas changer les plans, quand même !

— On pourrait, si tu préfères.

Elle me fusille du regard.

La remarque de Mamita sur la confiance en soi, sur son rapport aux autres qui pourrait avoir changé, me revient en boomerang. C'est une bonne idée d'être toutes les deux, ou pas ? Et si je ne sais pas comment maîtriser sa douleur, et s'il nous arrive un truc similaire, et si...

— Demain, ça te va ? répond-elle sous forme de question.

— Ah ? Euh, c'est-à-dire que...

Attends, si on part demain, on a des tonnes de trucs à préparer. À commencer par répéter nos morceaux, vérifier notre matériel, convaincre nos familles. Le genre de trucs qui ne s'improvisent pas.

Et se parler, aussi. Autrement que par ellipses ou par non-dits. Autrement que par : « Je ne veux pas que les choses changent. »

— Demain, ça me va. Mais tu es sûre de toi ?

Elle secoue la tête, comme pour dire qu'elle n'est sûre de rien, et qu'elle compte sur moi pour l'être assez et tout organiser.

J'attrape un bout de papier sur le vieil annuaire qui traîne sur la table près du canapé (qui en utilise encore, de nos jours, à part Mamita, hein ?) et j'inscris ce qui me vient à l'esprit :

- vêtements, affaires de toilette, chaussures, capes de pluie
- guitare, lutin Juke Vox, haut-parleur et micro

- Bâche, sacs de couchage, réchaud, vaisselle, couverts
- Téléphone, chargeur solaire, carnet, stylo, lampe de poche
- Ficelle pour pendre le linge, savon de Marseille, briquet

Cassandra, derrière mon épaule, suit les mouvements de ma main et lit ce que j'écris. Elle ne propose rien, se contente d'approuver. L'air blasé et réticent.

Je me mords les lèvres. Allez savoir pourquoi, j'ai à la fois envie de pleurer de tristesse et de sauter partout tellement je suis heureuse.

5

« Allez viens, j't'emmène au vent.

Je t'emmène au-dessus des gens. »

Louise Attaque, « J't'emmène au vent »

Il faut affronter la réticence parentale, qui n'était plus préparée à un départ. Ils en rajoutent une couche dans mes doutes et mes hésitations.

— Je sais bien que vous êtes majeures, martèle Marion. Mais j'ai vraiment peur de vous laisser partir. J'ai besoin que vous me rassuriez régulièrement sur ce qui vous arrive.

Du bout des lèvres, Cassandra promet qu'on enverra un message chaque jour.

— Pas besoin d'être long, c'est simplement pour nous dire que tout va bien et que votre moral est bon. Que vous possédez encore votre portefeuille. Que la vie est belle et que vos pieds sont pleins d'ampoules. Normal, quoi.

★ ★ JUKE VOX

À VOUS DE CHOISIR QUELLE MUSIQUE
VOUS VOULEZ ENTENDRE

Cassandra et Laly sont « les meilleures cousines ». Depuis un an, elles préparent leur grande aventure, au nom de code JUKE VOX, pour fêter la fin du lycée. Une randonnée musicale, juste toutes les deux, pour promener leur voix et leur guitare de village en village sur les routes de France.

Mais un événement traumatisant vient bouleverser tous leurs plans : Cassandra est victime d'un viol pendant les épreuves du bac. Malgré tout, hors de question pour elles d'annuler leur voyage : c'est décidé, elles partent quand même !

Au fil des kilomètres, entre soleil et orages, rencontres et moments de partage, les deux jeunes filles vont apprendre à porter ce drame sur leurs épaules – en plus de leur sac à dos.

Chacune d'entre elle l'approvisera à sa manière.

Un road-trip d'une humanité lumineuse. Un récit qui aborde avec justesse les cicatrices, celles qu'on voit et celles qu'on ne voit pas.

Scrineo
www.scrineo.fr

16,90 €

ISBN : 978-2-38167-053-9



Imprimé en France chez des imprimeurs respectueux de l'environnement.